



Milivoj SREBRO (dir.), *La littérature serbe dans le contexte européen : texte, contexte et intertextualité*

Pessac, MSHA, 2013

Philippe Gelez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/595>

DOI : 10.4000/res.595

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 23 juin 2014

Pagination : 131-140

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Philippe Gelez, « Milivoj SREBRO (dir.), *La littérature serbe dans le contexte européen : texte, contexte et intertextualité* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXV-1 | 2014, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 08 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/595> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.595>

Revue des études slaves

La littérature serbe dans le contexte européen : texte, contexte et intertextualité, Milivoj SREBRO (dir.), Pessac, MSHA, 2013.*

ISBN 978-2-85892-421-9

Milivoj Srebro, qui enseigne en qualité de maître de conférences à l'université Bordeaux – Montaigne, publie ici les actes d'un colloque tenu en 2010 dans la capitale aquitaine. Ce livre s'inscrit dans un programme plus large de diffusion, en langue française, de connaissances sur la littérature serbe, dont l'un des points pivot est le site serbica.fr.

Au vu de la littérature sur le sujet, il est évident que ce titre est bienvenu. En effet, il n'existe guère d'histoire de la littérature serbe ou même yougoslave en français : on se souvient du manuel d'Antun Barac, publié par les Langues' O en 1981¹, et c'est à peu près tout. Même si dès le titre le lecteur sait qu'il ne peut pas s'attendre à une revue systématique de l'histoire littéraire serbe, l'approche proposée, malgré l'émiettement inhérent aux actes de colloque, est cohérente du point de vue thématique et balaye la chronologie de façon satisfaisante. Le lecteur francophone tient donc entre les mains quelque chose comme une histoire *problématisée* de la littérature serbe depuis deux siècles et demi, un volume de connaissances compréhensives qui ne trahit pas son titre. On sait aussi gré au directeur du volume de ne pas faire correspondre à l'Europe de son titre un point de vue trop étroitement français ou national. La perspective théorique annoncée n'est pas non plus reniée : les articles tentent bien de faire valoir, dans les textes remis en contexte, une intertextualité intrinsèque à un certain pan de la littérature serbe.

Au regard de la critique littéraire en serbe, sans être original, le livre se place de façon novatrice. En effet, les nombreux essais de comparaison entre les littératures européennes et serbes laissent un arrière-goût d'insatisfaction sur le plan méthodologique ; souvent, on s'y contente d'affirmations impressionnistes. Ce qui est exception dans cette masse critique serbe est plutôt la règle ici : et on est heureux d'être guidé avec rigueur – d'entrer dans le détail, parfois dans l'érudition.

* Version téléchargeable sur le site Serbica :

http://serbica.u-bordeaux3.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=487:colloque-naslovna-strana&catid=158&Itemid=176

1. Antun Barac, *Précis d'histoire des littératures croate et serbe*, Paris, Publications Langues' O, 1981.

La plupart des articles ont été rédigés en serbe, et c'est Alain Cappon qui s'est chargé de leur traduction. La longueur et l'ingratitude d'une telle tâche font que le résultat est mitigé : généralement de bonne tenue, la phrase tombe par-ci, par-là, dans des barbarismes gênants, parfois dans la faute légère, à quelques occasions devient incompréhensible. Les inversions du sujet trop systématiques lassent. Par ailleurs, en ce qui concerne textes traduits comme non traduits, fallait-il conserver pour le lecteur français l'habitude serbe d'appeler les grands auteurs par leur prénom (Dositej, Sterija, Vuk, Zaharija [pour Orfeulin, p. 100])? Il aurait été utile qu'une dernière relecture par un tiers soit faite avant publication.

Du point de vue du contenu, le volume est inégal – selon chaque auteur mais aussi à l'intérieur de certains articles. Par exemple, on ne ressort pas tout à fait indemne des quelques déclarations serbo-centrées éparpillées dans le livre, ou des articles dont le biais est de faire absolument de la littérature serbe du *made in EU* – cf. plus bas. Le très bref avant-propos n'échappe pas lui non plus à certains clichés politiques comme « la domination des Habsbourg », « le joug ottoman », « la restauration d'un État national [au XIX^e s.] ». Ou encore, de nombreux auteurs ne se soucient pas trop d'exactitude chronologique ou historique, et lancent parfois des généralités pleines d'a priori. Enfin, une réflexion épistémologique sur la catégorie de « moderne » aurait dû s'imposer, puisqu'on peut lire par exemple que Laza Lazarević fut « le conteur serbe le plus moderne de son temps » (p. 136), alors même que Skerlić dit de lui qu'il est empreint « d'idéologie conservatrice patriarcale et de rigorisme moral » (p. 149). Qu'est-ce que la modernité ? La rupture et l'hégémonie y sont-elles si évidentes, la continuité et la contradiction n'en font-elles pas partie ? Le conservateur, l'anti-moderne est-il forcément a-moderne ?

Boris Lazić parle de « La naissance de la littérature serbe moderne et son orientation européenne : Dositej Obradović et l'Europe des Lumières » (p. 13-21). Par un habile parallèle entre les figures de saint Sava et Dositej Obradović, l'auteur montre en quoi ce dernier a fondé, par sa personnalité autant que par ses œuvres, le renouvellement des formes dans un sens rationaliste, et engendré le cœur de toute la littérature serbe contemporaine. L'idée principale de l'A. est qu'en Serbie, l'eupéanisation a été synonyme d'affranchissement de la pensée religieuse : la modernité européenne serait a-religieuse et « le rejet de l'habit de moine est l'acte fondateur des lettres et de la philosophie serbes modernes » (p. 13), ce qui résonne ironiquement lorsqu'on lit, dans l'article suivant (de S. Damjanov), que Lukijan Mušicki a pris la « robe monastique en 1802 » – or, Mušicki n'est ni un petit auteur, ni un anti-moderne. On repense encore à cette idée en lisant l'opinion de Njegoš sur Obradović dans l'article de D. Babić (p. 128). Derrière la contradiction non résolue de ces faits se joue une conception erronée des rapports entre foi et raison, une lecture somme toute kantienne et protestante du départ entre transcendance et immanence, appliquée

à l'histoire de la littérature. Si l'A. affirme que « les Lumières sont également un mythe » (p. 19), il en est un fidèle disciple.

Sava Damjanov (univ. de Novi Sad) analyse « Les cadres européens du classicisme serbe » (p. 23-37). Par classicisme, l'A. entend la période 1780-1830, avec d'éventuels débordements depuis 1730 jusqu'en 1890, c'est-à-dire qu'il reprend une catégorie d'analyse allemande plutôt que française. S. Damjanov distingue deux périodes dans le classicisme serbe : l'une qui dure jusque vers 1800, où il recense surtout Aleksije Vezilić, et l'autre qui commence à partir de cette date, dominée par Lukijan Mušicki. Une dernière génération se rajoute, articulée autour de Jovan Sterija Popović. Tous les auteurs classiques ont été formés dans des lycées « serbo-latins » de Voïvodine et prennent exemple aussi bien sur les Allemands et les Russes que, directement, sur les auteurs antiques. La forme typique et centrale de cette école est l'ode. Quelques questions surgissent à la lecture de S. Damjanov. D'abord, on voit mal comment Njegoš peut être considéré comme un classique, hormis à la marge (p. 30). De même, on se demande en quoi consiste le modernisme serbe de la fin du XIX^e siècle s'il se place dans la continuité de l'*ars poetica* classique à travers la figure de Vojislav Ilić (p. 31) ; en effet, le modernisme n'est-il pas anti-mimétisme, fondamentalement ? S'il y a continuité, c'est dans la forme, ce qui est aussi à discuter. Dans l'ensemble, S. Damjanov paraît imparfaitement maîtriser la théorie du modernisme et ses textes majeurs.

Sava Andjelković (univ. Paris-Sorbonne) présente « Jovan Sterija Popović et l'héritage dramatique en français et en allemand » (p. 39-52). Y est abordée la riche intertextualité de tout l'opus popovićien avec des auteurs et des œuvres classiques en allemand et en français. L'auteur commente selon une taxinomie précise, dans le sillage de Genette, les passages et motifs qui ont pu inspirer Popović, sans que celui-ci n'en reste esclave. Une remarque oppose Andjelković à Damjanov : pour le premier, Popović écrit son œuvre dans un contexte culturel marqué par la « discontinuité dans la littérature serbe », ce qui justifie sa pleine inscription dans l'histoire littéraire européenne ; au contraire, pour le second, Popović représente la *troisième génération* des classiques serbes, et œuvre donc dans une continuité. On sait gré à Andjelković de ne pas déborder du cadre de son étude. On aurait seulement aimé un titre un peu plus clair : *héritage* demande une précision spatio-temporelle ou personnelle.

Boško Bojović (EHESS) détaille « La réception de la poésie populaire serbe en France dans la première moitié du XIX^e siècle » (p. 53-64). Les débuts de la traduction – de Madame de Staël à Mérimée – et de la critique littéraire – Fauriel et Mickiewicz – sur l'épopée serbe sont remarquablement tracés, avec un souci aujourd'hui extraordinaire de détail et de faits, peut-être trop foisonnants même.

Paul-Louis Thomas (univ. Paris-Sorbonne) passe au crible « Les traductions françaises de *Hasaganica* » (p. 65-79). Ce catalogue représente la remise en contexte et le commentaire philologique d'un corpus de traductions établi en

1911 et complété en 1975. L'auteur ne relève pas assez cette étonnante constatation : Vuk Karadžić n'a jamais trouvé « de chanteur connaissant cette ballade » (p. 66). Est-il possible qu'on ait affaire à un autre Ossian ? Quoi qu'il en soit, la fortune française de ce texte oscille entre l'autorité de son premier transcritteur et traducteur italien, Fortis, et celle de Karadžić, qui tenta d'en établir une version moins fautive. À noter qu'il est fait référence à une traduction qui, même si elle présente *apparemment* (ce n'est pas clair) le défaut d'être reprise d'une traduction en allemand, mériterait une courte présentation (Fulgence, p. 72).

Gabriella Schubert (univ. d'Iéna) travaille dans le même champ folklorique que Bojović et Thomas, mais en Allemagne : elle étudie « Les conceptions de l'adaptation de la poésie populaire serbe en Allemagne à l'époque romantique » (p. 81-96). Un examen philologique serré des principaux traducteurs (Goethe, Werthes, Grimm, etc.) aboutit à décerner les palmes de la meilleure traduction à Therese von Jakob, alias Talvj (p. 86ss), dont sont longuement détaillées les conceptions en matière de traduction et transposition poétique, ainsi que l'influence sur ses successeurs. Quelques points mériteraient une explication : en particulier, à la lire, la poésie allemande serait redevable de sa rythmique trochaïque à la poésie serbe *via* Goethe (p. 94), ce qui semble faire abstraction des lectures grecques de ce dernier.

Persida Lazarević Di Giacomo (univ. degli Studi G. d'Annunzio) présente « La littérature serbe à Venise (fin du XVIII^e et première moitié du XIX^e siècles) : entre exil et patriotisme » (p. 97-113). L'auteure met en exergue le rôle central qu'a joué dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le typographe grec Dimitrios Theodosiou dans la diffusion des lettres serbes, et tout particulièrement des œuvres de Zaharija Orfelin, à partir du moment où il se procura un jeu de caractères cyrilliques. Elle s'attarde aussi, pour le XIX^e siècle, sur le rôle qu'a joué Niccolò Tommaseo dans l'enracinement de la présence serbe à Venise. Il en ressort que la culture des Serbes vénitiens est restée à peu près imperméable à l'Occident dans la mesure où elle se fixait pour objectif le « bénéfice » du peuple (p. 111). Le décalage de certaines affirmations peut surprendre, par ex. : « On observera qu'au XVIII^e siècle, la Serbie pouvait s'enorgueillir de compter une vingtaine de personnes qui, d'une manière certaine, se consacraient à la littérature et à la science » (p. 110). Cela ne semble pas énorme, une vingtaine ; dans le contexte européen qui fait la problématique du livre, il n'y a pas lieu de s'en « enorgueillir ». D'autre part, deux énormes citations d'une page et demie (p. 98-99 et 107-109) alourdissent la lecture et ne font pas l'objet d'une réelle analyse.

Duško Babić (Lycée de philologie de Belgrade) dépeint « Draško à Venise : l'image de l'Europe dans *les Lauriers de la montagne* » (p. 115-131). Après avoir paraphrasé assez joliment le texte de Njegoš, sans pour autant l'analyser, l'auteur se perd en considérations géostratégiques un peu superficielles (p. 123-127) qui n'ont pas grand-chose à voir avec le contenu annoncé par le

titre, pour terminer sur des nuances un peu convenues : l'attirance-répulsion qu'exerçait l'Europe sur le prince-évêque (p. 129-130). Le lecteur averti pourra estimer que D. Babić expose confusément les difficultés herméneutiques que représente ce passage des *Lauriers* :

1/ La Venise sur le déclin que connaît Njegoš peut-elle entretenir un quelconque rapport avec l'encore formidable Sérénissime des années 1700 ?

2/ Dans quelle mesure Venise symbolise-t-elle l'Occident ? De ces décalages naît la possibilité d'une analyse proprement littéraire.

Dušan Ivanić (univ. de Belgrade) décrit la place des « Écrivains slaves dans le réalisme serbe » (p. 133-144). Les réalistes serbes ont beaucoup lu et traduit les romanciers russes – Tourgueniev et Gogol en particulier – et se sont du coup opposés au réalisme et au naturalisme français. C'est finalement sensible aussi bien en Serbie qu'en Voïvodine ou d'autres régions où l'attraction de la sphère germanique avait été jusque-là prépondérante. La diffusion des réalistes slaves en est assurée par la pléiade de revues qui voient le jour dans les années 1870-1880.

Lidija Tomić (univ. du Monténégro) analyse avec finesse « La nouvelle "Verter" de Laza Lazarević : pour et contre *Werther* de Goethe » (p. 145-154). Elle montre la dimension parodique du texte serbe, et en même temps son hésitation profonde, son *ironie réflexive*, qui s'exprime par une transposition du drame wertherien dans le cadre serbe par le média du *Werther* lui-même : le héros de Lazarević lit le roman de Goethe et s'identifie maladroitement à son héros.

Vesna Matović (Institut pour la littérature et l'art, Belgrade) aborde « La dimension européenne du modernisme serbe » (p. 155-170). En s'emparant du paradigme de l'eupéanisation, elle tente d'analyser les positions qu'ont adoptées les représentants des trois principales phases du modernisme serbe face à l'« étranger » pour tenter d'en donner une synthèse nationale. Le modèle paradigmatique du changement culturel fut d'abord la France plus que l'espace centre-européen ou la Russie (malgré le néoslavisme) ; sur la fin de la période, il revient vers l'Allemagne. V. Matović considère ainsi que les trois vagues modernistes (1900-1910, 1910-1914, 1913-1925) ont varié leur position de principe et leur esthétique selon leurs sources d'inspiration, dont l'émiettement les empêche de se donner une véritable colonne vertébrale. V. Matović pense que le modernisme a représenté en Serbie un basculement de paradigme civilisationnel (p. 156), l'ordre patriarcal étant alors bouleversé par le modèle bourgeois. Mais ceci montre plus le décalage que la synchronisation de la Serbie avec la culture européenne, laquelle sortait justement à ce moment du paradigme bourgeois. En réalité, tout est embrouillé : l'A. indique que le basculement ne fut pas tout à fait complet en Serbie, si bien que le modèle patriarcal a perduré jusqu'à nos jours (*ibid.*) ; et pourtant, la seconde vague de modernistes a rejeté le modèle

bourgeois par la provocation, le choquant (p. 165). Puis, par une contradiction dans les termes avec l'introduction, l'A. conclut son article en disant que « [l'avant-garde serbe] fut l'ultime point de prééminence de la tradition épique et du modèle culturel patriarcal en tant que critère et principe créateur » (p. 168). D'autres contradictions gênent : il faut comprendre que le paradigme de l'unité nationale hante la littérature moderniste et avant-gardiste, quand bien même la critique voudrait la laïciser du politique (p. 165-166). Je relève aussi que contrairement à ses aînés, la seconde génération de modernistes serbes se sentirait plus d'affinité pour l'Europe tourmentée (p. 164) : comme si les modèles de la première – Baudelaire, Maupassant entre autres – ne l'étaient pas ! Selon l'auteure enfin, il y aurait une querelle entre Anciens et Modernes en Serbie (p. 156) ; mais les conflits qu'elle relate ne sont rien en comparaison de ce qui se passe ailleurs : en Europe occidentale, en Europe centrale et, plus près, en Croatie. De plus, elle fait du *Srpski književni glasnik* [*Gazette littéraire serbe*, SKG] l'organe central du modernisme, négligeant d'analyser la position, entre autres, de Svetislav Stefanović (p. 158). Or, celui-ci a des idées plus modernistes que le groupe autour de SKG si l'on juge que la pensée polycentrique est plus moderniste que le monolithisme totalitaire de SKG. Elle pense que le modernisme centre-européen n'a pas eu d'influence en Serbie, sauf dans le « graphisme de certaines revues littéraires, dans l'architecture, les arts décoratifs et la mode » (p. 160) ; mais il aurait fallu qu'elle ajoute « en peinture », car les élèves munichois sont légion parmi les peintres serbes. Plus généralement, on note un certain flou autour du concept de modernité. Par exemple, V. Matović estime que la modernité est un paradigme (p. 157), alors que le mot « anti-paradigme » serait plus exact. Elle pense que le modernisme serbe s'est perdu parce qu'il n'a pas réussi à imiter un seul style occidental (p. 159-160) : mais y eut-il unité ? La diversité des styles serbes n'est-elle pas au contraire un signe que le modernisme serbe en était bien un ? Elle oublie de dire qu'on est loin des outrances de l'Occident. Aussi, quand elle dit que les motifs folkloriques sont déconstruits chez Kočić et Domanović, il faut savoir garder la mesure : il y a une naïveté à la Marković chez Kočić, par exemple, quand il chante la pureté angélique des paysans bosniaques.

Ivan Negrišorac (univ. de Novi Sad) étudie « Les poètes serbes du modernisme et les poètes français du romantisme au Parnasse et au symbolisme. Le problème de l'Art pour l'art chez Théophile Gautier et Jovan Dučić » (p. 171-194). L'auteur tente de dresser un parallèle entre les esthétiques de Dučić et Gautier par la mise en lumière d'un intertexte waltérien chez Dučić, ce qui l'amène à conclure sur « leur quête commune d'un appui sur la théorie de l'Art pour l'art » (p. 192). Si le propos est intéressant, l'argument semble spécieux : d'une part, aucun intertexte n'est mis en évidence de façon convaincante par Negrišorac ; d'autre part, la théorie de l'art pour l'art a été mise en place par Gautier et ne lui préexiste pas : il n'y a donc rien de commun dans la quête de Dučić et Gautier, qui travaillent à cinquante ans d'intervalle. Enfin, l'analyse

de Gautier est bien trop longue (p. 181-188) par rapport à celle de Dučić (p. 188-190).

Jelena Novaković (univ. de Belgrade) synthétise les connaissances sur le surréalisme serbe dans « Belgrade, la “seconde centrale surréaliste en Europe” » pages 195 à 213. L’auteure met bien en avant le fait que le surréalisme serbe est en rupture avec la tradition littéraire locale, et qu’il se réfère aux mêmes sources que le surréalisme français ; c’est un mouvement greffé, mais qui s’est développé de façon autonome et a gagné d’être considéré comme aussi important que son pendant français. Pour prolonger cet exposé, on peut se demander s’il faut considérer que l’extraordinaire réussite du réalisme magique, de la littérature borghesienne et du post-modernisme à la Pavić dans l’espace yougoslave plonge ses racines dans la profonde impression qu’ont laissé les surréalistes belgradois sur leur génération et jusque dans les années d’après-guerre.

Milivoj Srebro (univ. Bordeaux – Montaigne) veut comprendre, dans « Entre l’Orient et l’Occident. Problèmes de la réception d’Ivo Andrić en France » (p. 215-235), ce qui freine la réception du prix Nobel yougoslave dans l’Hexagone. Il met en évidence l’étrangeté orientale et balkanique qu’incarne Andrić aussi bien dans son art que dans sa mentalité, et termine par une réfutation de la haine qu’on lui trouve contre l’islam. Réfuter des clichés conduit souvent à simplifier la position de son adversaire. C’est le cas ici : M. Srebro ferraille non contre une personne aux textes identifiables, mais contre une opinion publique aux expressions multiples et dont on ne saurait tenir l’un ou l’autre plus représentatif de l’ensemble. On trouve aussi quelques faux sens de lecture : pourquoi prêter à Georges Pérec de l’embarras devant *le Pont sur la Drina*, alors qu’il en aurait fallu plus pour déconcerter l’auteur de *la Disparition* (plutôt que *la Vie, mode d’emploi*) ? Dans son plaidoyer, les techniques de M. Srebro sont attendues : universalisme des grandes œuvres des petites littératures ; volonté de faire de l’élection d’Andrić à Stockholm la consécration de son génie et non une manœuvre diplomatique – ce qui est se méprendre sur les visées de l’académie suédoise en matière littéraire, qui ne couronne pas un talent mais reconnaît une carrière, un impact (la littérature la plus accessible est explicite à ce sujet). On se rappelle qu’Andrić a été nobélisé en 1961 par un Occident en pleine guerre froide. Par ailleurs, la problématique d’approche du texte andrićien ne se renouvelle guère : le paradigme de pensée d’Andrić lui-même a toujours été cet *inbetweenness* entre Orient et Occident, et a été repris comme leitmotiv par la pensée politique titiste et la littérature post-coloniale. Enfin, quant à faire d’Andrić un observateur impartial de l’islam, il y a un pas que je ne ferais pas : depuis sa thèse sur la Bosnie bogomile jusqu’à *la Cour maudite*, Ottomans et islam sont pensés en opposition aux valeurs occidentales et chrétiennes.

Florence Corrado-Kazanski (univ. Bordeaux – Montaigne) propose une comparaison entre « Desanka Maksimović et Anna Akhmatova : deux femmes poètes » (p. 237-250). Lyrisme et nature – amour, maternité et jaillissement de

la vie – l’A. voit un lien entre ses deux poétesses essentiellement à travers leur condition féminine et leur patriotisme. Le lecteur ne saura pas, en revanche, ce qui a motivé le rapprochement de ces deux figures, sinon qu’elles ont appartenu, grosso modo, à la même génération et à la même époque (p. 237) ; et c’est au détour d’une note (n. 8 p. 240) qu’on apprend qu’Akhmatova a traduit au moins un poème de Maksimović, ce qui ne fait l’objet d’aucune analyse comparatiste.

Marija Džunić Drinjaković (univ. de Belgrade) décrypte « Les résonances rabelaisiennes dans la littérature serbe » (p. 251-266). Cet article, mieux écrit que d’autres, comporte des analyses littéraires parfois remarquables. L’auteure part du principe qu’il existe une intertextualité rabelaisienne chez Bulatović et Džunić : rire énorme et cynique, noir et pornographique chez le premier, rire plus énorme encore, dévorateur et dionysiaque chez le second. Elle en décline alors toutes les expressions et potentialités anthropologiques. L’apologie de la transgression et de sa nécessité (p. 259), si habituelle chez les critiques de Rabelais, ne devrait pas autoriser à économiser sur l’analyse et l’argumentation littéraire. Ici, nulle part n’est donné l’intertexte rabelaisien ; or, la seule mention de cet auteur ne suffit pas à établir un lien de correspondance, et la filiation française revendiquée par Bulatović ne fait l’objet d’aucun examen approfondi. Elle est au fond douteuse, tant le propos de cet auteur est noir (p. 258). Il en est de même pour Džunić. Cette filiation est d’autant moins établie que les motifs du gigantisme, de la mangeaille, de la gausserie et du libidineux sont tout bonnement humains : pourquoi en chercher l’inspiration spécifiquement chez le médecin de Montpellier à une époque d’échanges interculturels intenses ? Je me range donc à l’avis de Marko Nedić, qui préfère parler d’inspiration et d’encouragement plutôt que d’intertextualité (p. 261-262).

Sanja Bošković (univ. de Poitiers) analyse « *le Dictionnaire khazar* ou l’iconographie éclectique de Pavić » (p. 267-281). La kaléidoscopique virtuosité littéraire de Pavić fait ici l’objet d’une analyse fine à partir d’une interrogation sur la forme générique de son texte. Par un parallèle avec Borges (surtout celui de « La bibliothèque de Babel »), puis en croisant divers intertextes et sources érudites, elle fait la part du conte, du mythe et du référentiel dans le livre de Pavić. En revanche, on ne sait pas trop ce que vient faire cet article dans un recueil consacré à la dimension européenne de la littérature serbe, sauf à accepter implicitement, sans preuve aucune, que *le Dictionnaire* est « européen » — on aurait plutôt dit micrasiatique, à la rigueur balkanique. D’autre part, l’auteure a une vision surprenante du christianisme :

a) La Trinité serait un « mythe » (p. 267), alors que c’est un dogme qui n’a ni historicité en tant que tel, ni prétention à l’être ;

b) le signe écrit serait chez les chrétiens la preuve de l’origine métaphysique et divine du monde (p. 269) – elle doit penser à la théologie johannique du *logos*, qui ne fait aucunement référence à l’écrit ;

- c) l'immaculée conception fait référence au fait que Marie ait été conçue sans péché, et non qu'elle soit restée vierge malgré sa maternité (p. 277) ;
- d) Photius a bien été accusé d'hérésie, et non de schisme (p. 277 puis 278) ;
- e) enfin, on apprend que le christianisme a intégré « le riche héritage antique » en tant que « modèle de spiritualité » (p. 278), ce qui semble un contresens sur les Pères de l'Église, de saint Aristide d'Athènes à saint Augustin.

Alla Tatarenko (univ. nationale Ivan Franko) réfléchit au « Postmodernisme serbe et son contexte européen » (p. 283-293). L'A. y trouve une temporalité propre, depuis le « protopostmodernisme » des débuts avec Kiš (*Mansarda*, 1962) et Pekić, au « haut postmodernisme » des années 1980-1990 (avec en particulier Pištalo, Pavković, Petković, Damjanov et surtout Pavić, dont le *Dictionnaire khazar* fait l'objet d'une longue comparaison avec *le Nom de la rose* d'U. Eco), en oubliant malheureusement de lui assigner sinon une fin, au moins un déclin. Les lignes d'analyses du mouvement sont classiques, et on en parcourt les œuvres principales agréablement, mais sans savoir réellement où l'on va.

David A. Norris (Univ. de Nottingham) présente « Raconter le passé : les problèmes dans la fiction historique serbe des années 1980 » (p. 295-306). En se référant à L. Hutcheon et A. Elias, D. A. Norris, fait une lecture suggestive de la prose fictionnelle historicisante chez Selenić, Velmar-Janković, Isaković, Radulović et Bratić, où il voit essentiellement un doute sur la valeur du témoignage historique, et donc une remise en question de ce qui fonde l'histoire et l'identité. Le travail sur le souvenir se fonde sur des événements traumatisants (massacres de la Seconde Guerre mondiale, pour l'essentiel). Il aurait été intéressant de remettre en contexte cette analyse littéraire pour savoir si, sur ce plan-là aussi, il a existé une montée vers la guerre dans la société serbe de l'avant-1991.

Vladislava Ribnikar (univ. de Nottingham) poursuit l'article précédent avec « Dans le tourbillon de l'histoire : le roman historique serbe des années 1990 » (p. 307-320). S'appuyant sur les mêmes théories que Norris (Hutcheon et, en moindre part, Elias), V. Ribnikar commente patiemment des œuvres de Selenić, Albahari, Velmar-Janković, Mićić Dimovksa, Petković, Petrović enfin.

Bogusław Zieliński (univ. Adam Mickiewicz) veut comprendre « La mythification de l'espace de l'Europe centrale dans la littérature serbe contemporaine » (p. 321-340). Après avoir fait le tour des diverses définitions que l'on donne à l'Europe centrale, il estime que trois représentations de cet espace prédominent dans les littératures qui en sont issues : l'Arcadie, l'Atlantide et Jérusalem. Il en montre la déclinaison à travers certains auteurs dits postmodernes. Ce qui intéresse Zieliński, c'est la façon dont la littérature serbe se perçoit comme appartenant à l'espace centre-européen : perception d'une identité plus que d'une altérité, d'un point commun plus que d'une différence. On en arrive à des considérations parfois étranges : l'Europe centrale serait ainsi moins européenne que l'Europe

occidentale (p. 326), ce qui provoquerait chez Kiš, par exemple, des déclarations de double appartenance, à l'Europe et à l'Europe centrale (p. 326). En fait, on ne comprend pas bien le rôle que B. Zieliński dévolue à l'espace balkanique, dans l'histoire comme actuellement (p. 329).

Tihomir Brajović (univ. de Belgrade), enfin, contemple « Le monde, scène double : l'image « émigrée » de l'Occident dans le roman serbe contemporain » (p. 341-351). À partir du sentiment d'étrangeté au monde qui habite les exilés, l'auteur détermine un corpus de textes écrits par des écrivains serbes pas forcément émigrés en Europe ou en Amérique du Nord, mais qui tous chantent le désenchantement, ou plutôt le déchantent, dans le contexte de la globalisation sous l'égide de l'Occident. L'auteur fait corps avec son corpus ; notamment, il semble utiliser un concept largement discutable, celui d'ère post-idéologique (p. 341), qui n'est guère défendu que par les tenants de la globalisation néolibérale et les modernes mélancoliques.

J'ai largement critiqué ce recueil patronné par M. Srebro ; ce faisant, mon intention est avant tout de proposer des pistes de réflexion alternatives à ce qu'on y lit, plutôt que d'en discréditer un propos encore inédit dans l'Hexagone et remarquable de ce point de vue. La force de proposition de cette histoire de la littérature serbe presque unique dans la production francophone mérite, me semble-t-il, l'ouverture d'une discussion plutôt qu'un *satisfecit* lénifiant.

Philippe GELEZ
Université Paris-Sorbonne